

PRISE DE HAM. — PLUS DE 160 VILLAGES ONT ÉTÉ LIBÉRÉS

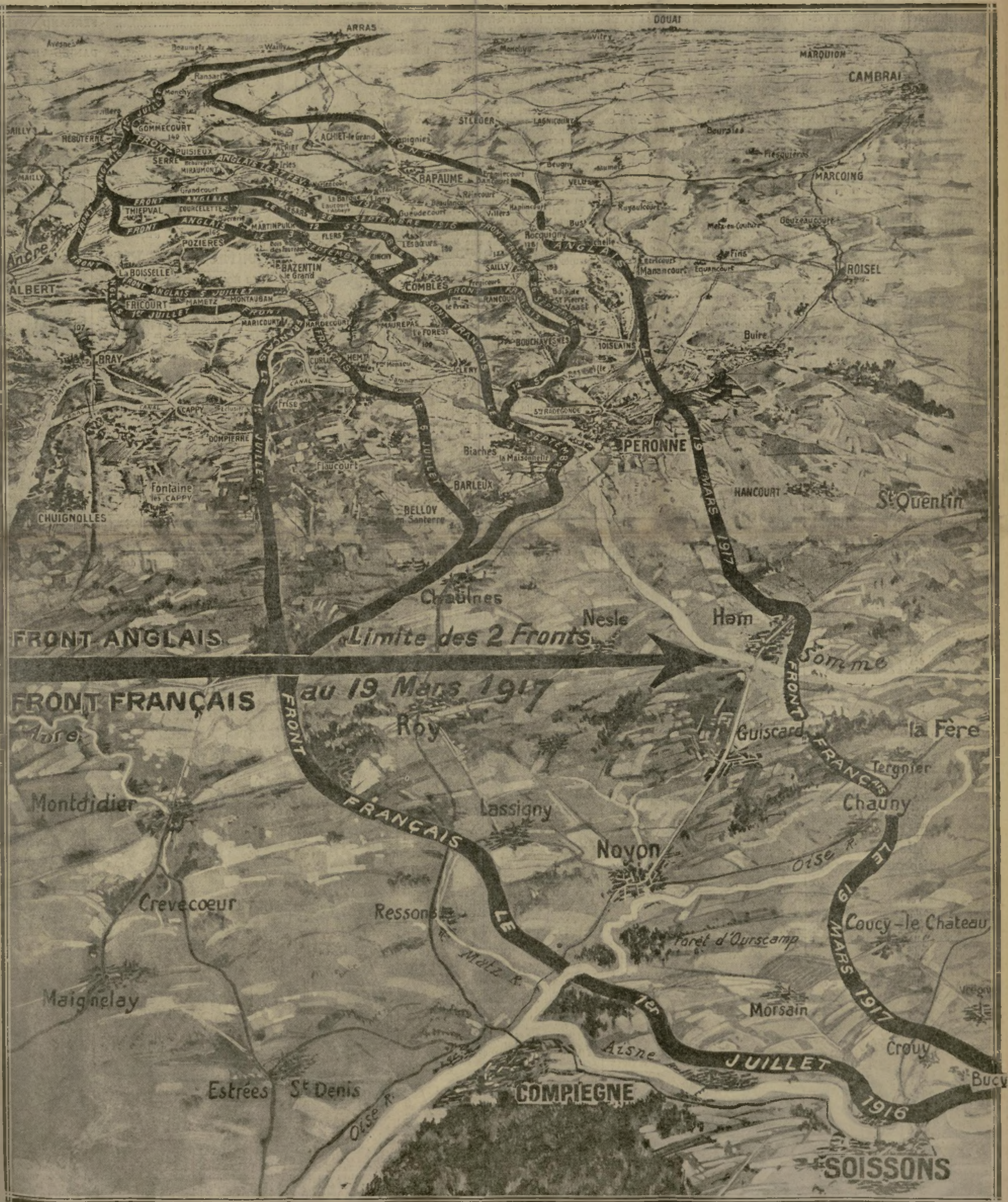
EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.317. — 10 centimes.

Mardi
20
MARS
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 85, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

1^{er} JUILLET 1916. — 19 MARS 1917



CHACQUE BOND EN AVANT DES TROUPES EST MARQUE PAR UNE LIGNE NOIRE PORTANT LA DATE DE L'ATTAQUE, DEPUIS ARRAS JUSQU'A SOISSONS
La bataille de la Somme, commencée par les troupes françaises et anglaises le 1^{er} juillet 1916, et qui se poursuivit depuis par une série de bonds en avant, est entrée dans une phase nouvelle : la cavalerie a été appelée à prendre part au mouvement. Le recul alle-

mand s'est effectué cette fois sur un front de plus de 130 kilomètres et sur une profondeur qui dépasse, en certains points, 35 kilomètres, libérant ainsi plus de 160 villages. Nous avons figuré sur la carte les grandes phases de l'avance depuis huit mois et demi.

LE RECU DES ALLEMANDS

Nous avons dépassé Ham et Chauny

SOISSONS DÉGAGÉ — PLUS DE 160 VILLAGES LIBÉRÉS

Quant aux Anglais leur avance s'étend, dès à présent, bien au delà de Bapaume et de Péronne

La retraite des Allemands a continué sur toute la ligne et a fait tomber en notre pouvoir deux nouvelles villes du territoire envahi : Ham et Chauny, et toute une série de positions avantageuses où il semblait que l'ennemi fût capable d'une longue résistance.

A l'est de Nesle, nous avons atteint la voie ferrée de Ham au point où elle se rapproche du canal de la Somme et occupe la ville de Ham. Notre cavalerie est entrée en action, ce qui indique que l'artillerie ennemie a cessé de couvrir la retraite ; un convoi a été capturé à plusieurs kilomètres au nord de Ham ; notre avance dans cette direction atteint 35 kilomètres. Plus au sud, après avoir enlevé le bourg de Guiscard et nous être établis sur la chaîne de collines qui s'allonge entre Guiscard et Chauny, nous avons occupé et dépassé Chauny. A l'est de l'Oise, notre ligne suit le cours de l'Ailette, petit affluent de l'Oise, qui passe devant Coucy-le-Château, puis remonte au nord devant Soissons, en englobant le plateau de Crouy, que nous avons dépassé au nord-est, le long de la route de Maubeuge. Sois-

sons est entièrement dégagé ; le bombardement dont cette ville ouverte a été victime la semaine dernière était l'action des barbares. Nous avons dit hier l'importance de Ham, comme nœud de routes et de voies ferrées en avant de Saint-Quentin. Celle de Chauny n'est pas moindre en avant de la Fère. Le mouvement de l'ennemi ne peut donc être considéré comme terminé. Sur quelles lignes les Allemands essayeront-ils de s'arrêter et de nous tenir tête ? Toute conjecture à ce sujet serait prématurée ; il paraît douteux cependant que des places de l'importance de Saint-Quentin et de la Fère puissent être évacuées sans combat.

Les troupes britanniques ont de leur côté élargi considérablement leurs positions autour de Péronne et de Bapaume. Ayelle, Sapignies, Mory, au nord de Bapaume, Moislains, au nord de Péronne, ont été atteints par leurs avant-gardes. Le saillant des lignes allemandes au sud d'Arras se trouve donc de plus en plus compromis.

Les journaux officiels d'Allemagne (et ils le sont tous) répètent cependant sans se lasser que cette retraite est volontaire, qu'elle cache des intentions mystérieuses et que c'est encore garder l'initiative du mouvement que de le faire en arrière. Ce n'est pas à nous de nous laisser prendre à d'aussi piètres excuses. Le parti victorieux a toujours été, depuis que la guerre existe, celui qui gagne du terrain. Que, d'ailleurs, il vaille mieux parfois céder le plus vite possible le terrain qu'on ne peut défendre, nous n'en disconvienons pas. Mais cette opération, de quel caractère euphémisme stratégique qu'on la recouvre, revient à chercher son salut dans la fuite. La fuite des Allemands est lente, méthodique, selon le rythme et le caractère de la guerre de positions. Ce n'est pas moins une fuite.

Une attaque de diversion dirigée par l'ennemi sur la rive gauche de la Meuse a été brisée sous nos feux et n'a atteint nos positions que sur une longueur de 200 mètres, vers la cote 304, pour en être ensuite rejetée par notre contre-attaque.

Jean VILLARS.

DANS PÉRONNE RUINÉE

FRONT BRITANNIQUE, 19 mars. — Hier matin, à 7 heures, une patrouille, composée d'un lieutenant, de deux sous-officiers et d'un soldat de l'armée britannique, pénétra dans Péronne par la porte Saint-Nicolas et trouva la vieille cité évacuée par les Allemands. Quelques heures plus tard, nous faisons nous-même notre entrée dans Péronne que nous trouvons vide de civils, entièrement détruite et brûlant en plusieurs endroits.

Nous arrivâmes, après avoir traversé les ruines du faubourg de Sainte-Étienne, aux fossés de la citadelle, où nous espérons trouver un passage pour pénétrer dans Péronne ; nous fûmes déçus, car les Allemands avaient fait sauter tous les moyens de communication et les douves étaient inondées d'une eau poisseuse ; il fallut contourner la citadelle.

Nous pénétrâmes dans Péronne et fûmes frappés de la grandeur tragique qui se dégageait de l'héroïque cité.

Nous devons à la vérité de dire que ce qui nous a frappé le plus, c'est l'aspect de repoussante saleté dans laquelle les Allemands ont laissé le château. A l'intérieur et au dehors, c'est un fumier énorme comme s'ils avaient été assésés dans la ville et n'avaient pas pu jeter au loin leurs ordures ; ils ont mutilé l'écusson de pierre gravé ; ils avaient brisé à une fenêtre un vieux canon pour effrayer sans doute les avions.

En escaladant, à travers ce qui fut naguère des rues, des pierres ruinées, des charpentes, des articles de ménage plus ou moins entiers, nous avons pénétré dans Péronne et faisons un effort pour reconstruire les plans de la ville sans y parvenir.

Au fond d'un petit jardin, nous avons aperçu un portail orné de colonnes corinthiennes avec ce mot au fronton : « Palais » ; ce devait être le Palais de Justice, aujourd'hui ruiné et, d'après l'examen des poutres, a été incendié.

Sur la Grande Place, plusieurs maisons achevaient de se consumer. La statue de Catherine de Poix, surnommée Marie Fourré, qui défendit victorieusement Péronne contre les troupes de Charles Quint, a été volée par les Allemands, et le bas-relief de bronze qui ornait le socle de l'église Saint-Jean peut être considéré comme détruit.

Les Allemands ont empoisonné les puits

LONDRES, 19 mars. — M. Thomas Beach, correspondant du Daily Mail à l'armée britannique, télégraphie à la date de dimanche :

J'apprends à l'instant même que tout l'horizon est en feu, de Bucquoy aux villages situés à l'est de l'Oise. Les Allemands se replient en toute hâte, emmenant toute leur grosse artillerie et ne laissant que quelques débris d'arrière-garde de peu d'importance. Derrière eux, rien ne subsiste.

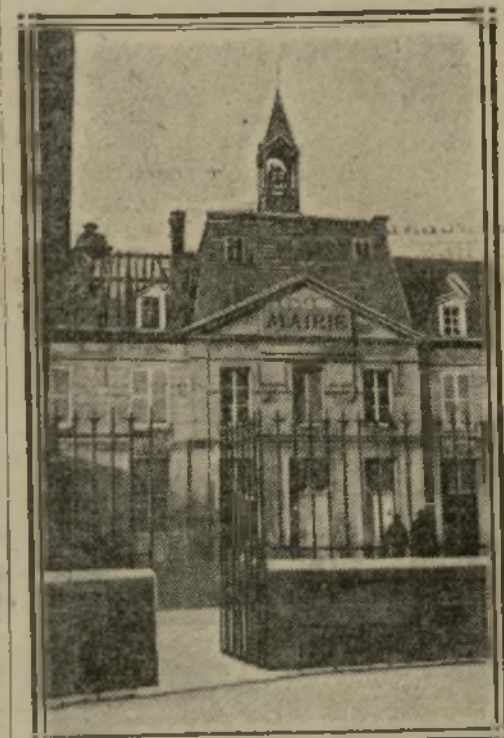
Plus de trois cents villages ont été brûlés à ras du sol. Un pillage méthodique a con-

sommé la ruine des malheureuses populations. Il ne reste ni une poule, ni un chien. Les puits sont empoisonnés, surtout dans les environs de Péronne, avec de l'arsenic et autres drogues malfaisantes.

Dès le début de notre avance, nous envoyâmes à un de nos ingénieurs chimistes à Barleux, une certaine quantité d'eau recueillie dans les puits.

Je tiens de source autorisée que l'on y trouva suffisamment d'arsenic pour tuer tout homme ou tout cheval qui aurait bu de cette eau.

Des mines ont été placées çà et là, mais



CROUY : LA MAIRIE
Photo prise en 1913, quelques jours avant la prise de la ville par les Allemands.

la plupart de ces pièges, souvent grossiers d'ailleurs, fonctionnent avant notre passage.

L'avance est continuelle et toujours rapide. Le combat d'artillerie a presque cessé. Malgré l'extrême de leurs aéroplanes, les Allemands n'ont pas pu nous empêcher de faire de fructueuses reconnaissances et de prendre des photographies très nettes de leurs positions.

Lancers et cavaliers de la territoriale fouillent le pays en tous sens. Les routes sont sillonnées de bicyclistes, pres de tous des officiers de liaison qui pédalent frénétiquement et rapportent l'avis rencontré d'autre trace de l'ennemi qu'un seul ouïe éclaté à la canonnade.

Nos soldats ne marchent plus, ils courent, pleins d'allégresse, le ventre vide, mais alertes quand même.

L'horizon est en flammes. Tout un archipel de beaux villages français brûle, et la vent traîne jusqu'aux collines de l'Aisne une longue chevelure de fumées noires, et d'éclaircie.

EN PAYS RECONQUIS

(NOTES D'UN TÉMOIN MILITAIRE)

La marche en avant de nos troupes est si rapide, les villages sont si promptement délivrés qu'on ne peut s'arrêter dans aucun pour en donner la description. D'ailleurs, tous se ressemblent : pillés, dévastés jusqu'aux murs. Et puis, Nesle nous requiert. Nesle, gros bourg de plus de 2.500 habitants, dans lequel la cavalerie française est entrée hier matin, à 10 heures, aux acclamations enthousiastes de la foule. Toute la population qui reste, près de 2.000 habitants, était dans les rues, pleurant de joie et criant tous les chiffres tricolores qu'elle avait pu trouver. C'est un avion français qui, le premier, à 8 heures, survolant la localité, fit un homme qui agita sur le toit d'une maison un drapeau français. Il atterrit aussitôt. Les derniers Allemands venaient de partir.

A Roye, l'abord de la ville est difficile. Les canonniers n'existent plus, des coups béants, provoqués par l'explosion de mines, des trous énormes de dix mètres de profondeur s'ouvrent. Les quatrièmes, en flots, l'Avre a pénétré dans quelques trous qui sont transformés en ébènes.

Ici, encore, le pillage a été organisé sauvagement et méthodiquement, à la manière allemande. Toute la ville, qui monte en amphithéâtre, n'offre aux regards que des maisons aux murs nus. Parquets défoncés, tapisseries déchirées ; la vaisselle, la lingerie, les tableaux, les meubles objets ont été enlevés, empilés et mis en route vers l'Allemagne ; les meubles brûlés et transportés dans les branches et brisés ensuite. On n'a laissé à chaque habitant qu'une pailleuse, une table, une chaise, bref, le strict nécessaire. Pourtant, Roye conserve l'aspect d'une ville car les maisons demeurent. L'église est là, et voici que l'orgue retentit...

Dire la joie des habitants est impossible. Ils nous serrent la main au passage ; enfin, le cauchemar est fini. Le jour est venu qu'ils attendaient depuis si longtemps. Nous les interrogeons sans fin. Beaucoup n'espèrent pas assés au retour de nos troupes ; on parlait de les évacuer tous. Le 17 février, 180 d'entre eux avaient regagné, à 5 heures du matin, l'ordre de départ. Vers le soir, ils partirent en pleurant. Depuis lors, personne n'a été évacué : « Les Allemands ne nous attendaient pas si vite ! », c'est la criée unanime. Partout, nous dit-on, des habitants restent. On a groupé, dans certains villages, la population de plusieurs hameaux. C'est ainsi que, à Moyencourt, 1.100 personnes environ sont réunies.

Nous poursuivons notre visite dans Roye. Et voici qu'au sommet de la ville un drapeau vient à nous. Grand, sec, moustache et cheveux blancs, il agite ses bras, incapable d'abord, dans son émotion, de prononcer un mot. Il habite la dernière maison du pays, où il vivait comme un sauvage, ne soignant presque pas, décidé à ne pas voir ces Allemands.

Il y a deux jours, sachant que du nouveau se préparait, il est monté sur le toit de sa maison et, voici, qu'un jour, il a vu des masses de soldats bleus, dont le casque brillait au soleil. « J'attendais les Français, dit-il, je cherchais des yeux les pantalons rouges et je ne voyais que des hommes au costume inconnu. Le sang m'en a tourné. Est-ce que c'est encore des Boches, me suis-je dit ? Mais, tout à coup, de ces petits groupes qui filaient à travers champs, des détonations sont parties. J'ai compris que c'étaient les Français de la guerre, les Français vêtus de bleu qui arrivaient ».

Nous sortons du pays sous la conduite du vieux. Son âme de rural souffre : « Les bandes ! dit-il, ils s'en sont pris à la terre ! Voyez les arbres ».

En effet, partout dans les champs, sur les routes, les arbres sont coupés à ras du sol ; les vandales n'ont pas eu le temps d'exploiter leurs coupes ; les arbres avec leurs branches sont là, couchés sur le sol. Tous les pommiers de Roye à Champien, les beaux arbres de la route de Roquette, ont subi le même sort ; les poteaux télégraphiques rompus, gisent en travers de la route. Par endroits, d'énormes cratères ouvrent leur gueule. On a creusé, à coups d'explosifs, la région autour de Roye et les passages probables. Il ne reste pas une mince, pas une botte de paille dans la campagne, et le vieux nous dit, le visage sombre :

« Surtout, ne touchez pas aux puits. On les a vus rayer autour la veille du départ. Ils sont capables de tout. »

M. RIBOT A ABOUTI

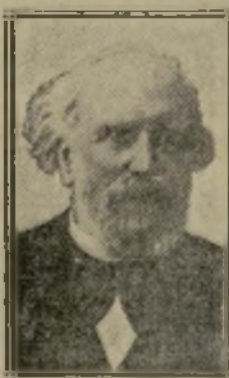
Composition du nouveau cabinet

Présidence du Conseil et Affaires étrangères.....	MM. RIBOT.
Justice.....	VIVIANI.
Finances.....	JOSEPH THIERRY.
Intérieur.....	MALVY.
Guerre.....	PAINLEVÉ.
Marine.....	AMIRAL LACAZE.
Armements.....	ALBERT THOMAS.
Ravitaillement.....	VIOLLETTE.
Colonies et Afrique du Nord.....	MAGINOT.
Travail.....	LEON BOURGEOIS.
Travaux publics.....	DESPLAS.
Instruction publique.....	STEEG.
Commerce.....	CLEMENTEL.
Agriculture.....	FERNAND DAVID.

SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT :

Aviation.....

DANIEL VINCENT.

M. RIBOT
(Affaires étrangères)M. VIVIANI
(Justice)M. J. THIERRY
(Finances)M. MALVY
(Intérieur)

La journée de M. Ribot

LES NOUVEAUX MINISTRES

Après une laborieuse journée de conférences et de pourparlers, M. Ribot a réussi, hier, à constituer son cabinet. Et, à onze heures du soir, il se rendait à l'Élysée pour annoncer, au Président de la République, son acceptation définitive en même temps que le succès de ses démarches.

M. Ribot, qui prend avec la présidence du Conseil le portefeuille des Affaires étrangères, présentera ce matin ses collaborateurs au Président de la République. Les décrets de nomination seront publiés demain au Journal officiel et on pense que l'après-midi même, le nouveau gouvernement pourra se présenter devant les Chambres si toutefois le Sénat, qui doit se réunir jeudi, peut être convoqué exceptionnellement.

On a lu plus haut la liste des ministres. Dans le nouveau Cabinet, le comité de Guerre comprendra, avec le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, les ministres de la Guerre, de la Marine, des Finances, de l'Armement et des Colonies.

Un premier conseil de cabinet aura lieu aujourd'hui après midi, à trois heures, au ministère des Finances, pour arrêter les lignes de la déclaration ministérielle.

M. Maginot, qui aura également dans ses attributions le recrutement des troupes coloniales dans nos possessions de l'Afrique du Nord, fera partie du comité de guerre.

Aucune décision définitive n'a été prise en ce qui concerne les sous-secrétaires d'Etat. Nous pouvons annoncer, toutefois, que le sous-secrétaire d'Etat de l'Aviation est resté avec M. Daniel Vincent, député du Nord, comme titulaire. MM. Justin Godart, Loucheur, Clavelle, et aussi MM. René Besnard et Dalmier paraissent devoir conserver les fonctions qu'ils occupaient dans le précédent cabinet.

M. Joseph Thierry, qui prend le portefeuille des Finances, est âgé de soixante ans. Il appartient depuis dix-neuf ans au Parlement, où il représente la 3^e circonscription de Marseille.

Il a fait partie, comme ministre des Travaux publics, du cabinet Barthou (mars 1913-décembre 1913) et, comme sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance, du ministère Viviani et du ministère Briand (octobre 1915-décembre 1916).

M. Joseph Thierry s'est spécialisé, à la Chambre, dans les questions budgétaires et douanières.

M. Léon Bourgeois a été plusieurs fois ministre et président du Conseil. M. Aristide Briand fit appel à lui, en octobre 1915, comme ministre d'Etat. Il se releva, en décembre 1916, lors du rassemblement du cabinet.

M. Steeg, sénateur de la Seine, a été ministre de l'Instruction publique dans les cabinets Monis et Caillaux (1911-1912) ; ministre de l'Intérieur dans le cabinet Poincaré (1913) ; ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Briand (janvier-mars 1914).

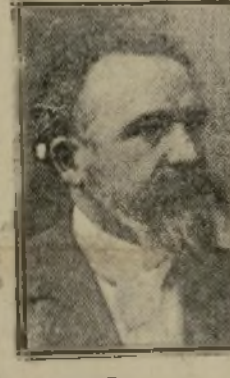
M. Maginot a fait partie du cabinet Doumergue (décembre 1913-juin 1914) comme sous-secrétaire d'Etat à la Guerre. Il est âgé de quarante ans. Il fut de la Meuse depuis 1910, il présidait, depuis le mois de janvier, la commission de l'Armée.

MM. Desplas et Viollette sont ministres pour la première fois.

M. Desplas, député du cinquième arrondissement de Paris — tout comme M. Painlevé — présidait la commission de législation civile et criminelle. M. Viollette, député d'Aure-et-Loire, était associé dans les questions économiques et coloniales.

M. Daniel Vincent, le nouveau sous-secrétaire d'Etat à l'Aviation, est âgé de quarante-trois ans. Il siège depuis 1910 à la Chambre, où il représente le département du Nord.

(Photos Henri Maquet.)

M. PAINLEVÉ
(Guerre)AMIRAL LACAZE
(Marine)M. DESPLAS
(Travaux publics)M. L. BOURGEOIS
(Travail)M. A. THOMAS
(Armement)M. MAGINOT
(Colonies)M. STEEG
(Instruction publique)M. CLÉMENTEL
(Commerce)M. VIOLLETTE
(Ravitaillement)M. F. DAVID
(Agriculture)

La Chambre devait siéger hier après midi et discuter le projet relatif à l'appel sous les drapeaux de la classe 1918. En l'absence de ministres au banc du gouvernement, cette séance se réduisit à une pure formalité. Sur la proposition de M. Viollette, qui occupa le fauteuil, les députés présents décidèrent de s'ajourner à mercredi.

La séance levée, les députés se repandirent dans les couloirs où s'engagèrent des conversations animées sur la crise et les démarches de M. Ribot faisaient naturellement les frais.

Le groupe socialiste au Parlement a tenu hier, à la Chambre, une réunion au cours de laquelle il s'est occupé de la situation politique. Après un échange de vues, il a décidé de ne pas se départir de la conduite qu'il a suivie depuis le début de la guerre et, en conséquence, de ne soulever aucune objection, le cas échéant, au maintien de M. Thomas dans la nouvelle combinaison.

ECOLE Boulevard Poincaré, 59
Rue de Rivoli, 63
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

LA TRAHISON DE M. PROTOPOPOF

C'est lui qui provoqua la révolution pour déterminer une réaction plus violente

La soudaineté avec laquelle a éclaté la crise russe a fait tout de suite penser aux observateurs qu'il y avait à l'origine un élément mystérieux. Un fait certain, c'est que la Douma ne s'est pas dépariée un moment de l'attitude qu'elle s'était fixée depuis le commencement de la guerre. Elle avait attaqué avec vigueur un gouvernement qui n'avait pas la confiance du pays. Mais elle s'était abstenue de tout appel à la révolution et nous l'avons dit déjà, sa majorité est fort loin d'être révolutionnaire. Depuis le 8 mars, d'ailleurs, l'influence de la Douma s'est toujours exercée dans un sens modérateur.

Il a donc fallu, au point de départ, une volonté qui n'était pas celle de cette assemblée pour faire éclater des troubles qui devaient prendre si vite une ampleur si grave. Certes, les raisons — disette, mécontentement général — ne manquaient pas. Encore fallait-il quelqu'un pour mettre le feu aux poudres. Or, bien des signes indiquent que c'est M. Protopopof lui-même qui a provoqué les troubles primitifs, par un calcul que l'événement devait faire tourner contre son auteur.

Des le 23 février, parlant de l'arrestation de onze chefs socialistes accusés de complot contre la sûreté de l'Etat, un journal libéral de Moscou, les *Rousskaïa Nedomosti*, écrivait : « Nous reconnaissons la méthode familière de la politique de provocation. Pour trouver une issue à la situation, les influences occultes cherchent un conflit ouvert. Une émeute de rue leur procurerait cette issue. »

Provoquer un soulèvement pour mieux s'en rendre maître, c'était, en effet, un vieux système de la police russe. Il avait réussi en 1905. Et ce n'était pas pour rien que M. Protopopof s'était habillé en colonel de gendarmerie dès le jour où il avait passé de la vice-présidence de la Douma au ministère de l'Intérieur. Il voulait tenter une nouvelle application de la méthode policière. Cette fois, il avait compté sans l'armée.

Les excitations calculées, les défis à l'opinion publique sont évidents, en effet, dans les journaux qui ont précédé la révolution. Prorogation de la Douma, suspension des journaux : tout ce qui pouvait monter les esprits fut mis en œuvre. On ne se demandait même si les difficultés du ravitaillement n'étaient pas aggravées à dessein. Bien plus, des personnages mystérieux se répandaient dans les milieux socialistes, distribuaient des appels à l'insurrection et des armes. C'étaient des policiers, dont quelques-uns, habillés « camouflés », se faisaient passer pour des hommes politiques connus. C'est ainsi que de faux Miloukofs donnèrent des revolvers aux ouvriers.

Après avoir soulevé la révolution, M. Protopopof se flattait de la réprimer, puis, fort de cet argument, de convaincre l'empereur de dissoudre la Douma et même, peut-être, de terminer une guerre dont les répercussions intérieures mettaient le trône en danger. A cet égard, la res louches conversation que M. Protopopof avait eue l'an passé à Stockholm avec un agent diplomatique de l'Allemagne autorise tous les soupçons.

Ainsi le gouvernement déchu aurait semé le vent. Il a récolté la tempête. La Russie n'attendait que l'occasion qui lui a été si imprudemment offerte pour en finir avec le régime bureaucratique, incapable d'organiser la victoire. Et c'est la Douma, prenant sa revanche, qui s'est chargée de rétablir l'ordre et de canaliser la révolution déchaînée par des hommes aussi coupables envers leur pays qu'envers leur souverain, qu'ils auront également trahis. Nicolas II aura comploté trop tard le piège dans lequel l'aurait fait tomber les mauvais serviteurs auxquels il avait eu le tort d'accorder sa confiance.

Jacques BAINVILLE.

MARTHE ESTHER AUX ASSISES

Le 7 juin 1916, à Trier, une jeune femme, Marthe Esther, était très grièvement blessée par deux balles de revolver tirées par le lieutenant Robert Pieg, son ancien ami. Nous avons raconté dans quelles circonstances le lieutenant Pieg, poursuivi devant le troisième conseil de guerre, avait été acquitté le 20 septembre dernier. La jeune femme accusait son ex-amant d'avoir empoisonné la fille de son père, en dépit d'une ordonnance de non-lieu intervenue en faveur de l'officier.

Entre temps, Marthe Esther avait obtenu la reprise d'une information et, quelques jours avant la comparution du lieutenant Pieg devant le conseil de guerre, elle avait obtenu d'être confrontée avec celui-ci dans le cabinet de M. Bourdeaux, juge d'instruction. Lorsqu'elle se trouva en sa présence, elle lança dans la direction de l'officier le contenu d'un pot à lait qu'elle avait jusque-là dissimulé sous ses vêtements. C'était du vitriol, qui atteignit non seulement l'officier à la tête et aux bras, mais encore les deux inspecteurs Charles et Quentin qui l'accompagnaient.

Marthe Esther reconnut avoir voulu se venger. Elle comparait, hier, devant les assises de la Seine, assistée de M. Jacques Guzon. Devant le jury, la jeune femme renouvela ses accusations contre M. Robert Pieg. Le lieutenant, qui s'est porté partie civile par l'organe de M. Antony Aubin, a été entendu, ainsi que divers témoins. Aujourd'hui, continuation des débats.

LE TORPILLAGE DU « CITY-OF-MEMPHIS »

Vingt-quatre Américains sont portés disparus

M. Wilson attend des renseignements précis avant d'agir

LONDRES, 19 mars. — Le *City-of-Memphis* allait du Havre à New-York, via Cardiff, sur lest. L'équipage se composait de cinquante-sept hommes. Tous les officiers étaient Américains.

Sur les deux côtes, les couleurs américaines étaient peintes, ainsi que les lettres U. S. A. en caractères énormes. Au mâ, flottait un immense drapeau américain. Sans avertissement, le sous-marin tira à une distance de trois milles, puis donna ordre à l'équipage de descendre dans les canots. Le sous-marin coula alors le *City-of-Memphis* ; il abandonna les canots et les hommes ne furent recueillis que douze heures après.

Le canot du capitaine a été retrouvé, mais vide ; peut-être les occupants ont-ils été recueillis. Vingt-quatre hommes manquent encore.

M. Wilson et M. Lansing réservent leur jugement

LONDRES, 19 mars. — Un télégramme de Washington à l'*Exchange Telegraph* dit que le président Wilson et M. Lansing ont réservé leur jugement sur le torpillage des trois navires américains jusqu'à plus ample informé. On attend des renseignements précis aujourd'hui. Si le torpillage sans avertissement de ces navires a causé la perte de vies humaines, on estime que la situation sera plus grave qu'elle n'a jamais été depuis la rupture diplomatique entre l'Allemagne et les Etats-Unis. On doute cependant qu'une décision soit prise avant que le nouveau plan d'armement des navires-marchands ait été mis à l'essai.

La grève des cheminots n'aura pas lieu

WASHINGTON, 19 mars. — Les conférences que M. Wilson a eues hier avec les délégués patronaux et ouvriers des compagnies de chemins de fer ont abouti au meilleur résultat. La grève, qui semblait imminente, n'aura pas lieu.

DERNIERE HEURE

LES MARINS NORVEGIENS DEMANDENT DES CANONS POUR LEURS NAVIRES

CHRISTIANIA, 19 mars. — Le sentiment public se déclare tous les jours davantage en faveur de l'armement des navires marchands. L'Association des capitaines de la marine marchande vient de faire une démarche auprès du gouvernement pour demander que des canons soient mis à bord des bateaux de commerce, déclarant que les couleurs norvégiennes, comme celles de tout pays neutre, sont maintenant un danger au lieu d'être une protection.

HUIT MARINS HOLLANDAIS sont assassinés par les Allemands

STAVANGER, 19 mars. — Le vapeur hollandais *Halien* est arrivé ici sur lest de Rotterdam, qu'il avait quitté vendredi, à destination de New-York.

Ce navire, qui arborait les signaux de la commission de secours, fut attaqué, samedi, à 3 heures de l'après-midi, par un sous-marin allemand. Il ne s'arrêta pas, mais il ralentit et mit à l'eau un bateau de sauvetage où s'embarquèrent trois officiers du bord et cinq hommes pour aller à la rencontre du sous-marin ; celui-ci les canonna, tuant les huit hommes.

Le vapeur força alors de vitesse, et le sous-marin disparut.

C'est dans la nuit du 24 au 25 mars que l'heure légale sera avancée

Dans la séance du 16 mars, la Chambre a ratifié, sans débat, le vote, par le Sénat, de la proposition de loi ayant pour objet l'avance de l'heure légale pendant la durée de la guerre.

Le gouvernement vient de décider que cette réforme sera appliquée dans la nuit du 24 au 25 mars, c'est-à-dire dans la nuit de samedi à dimanche prochain.

De son côté, le gouvernement italien vient de prendre un décret établissant que du 1^{er} avril au 30 septembre l'heure légale sera avancée de soixante minutes.

LA RÉVOLUTION RUSSSE

« La période dangereuse n'est pas encore passée »

C'est ce que M. Lloyd George a déclaré aux Communes

LONDRES, 19 mars. — Aujourd'hui, à la Chambre des Communes, M. Lloyd George a annoncé qu'il proposerait, jeudi prochain, une motion de félicitations à la Douma.

« La période dangereuse de la révolution russe », dit M. Lloyd George, n'est pas encore passée, mais le nouveau gouvernement a été constitué en vue de poursuivre la guerre avec une vigueur nouvelle. Cette révolution aura pour effet l'union plus étroite et la coopération plus efficace du peuple russe avec ses alliés. Le gouvernement a tout lieu de croire que le peuple russe trouvera dans la liberté est compatible avec l'ordre, même en temps de révolution, et qu'un peuple libre est le meilleur défenseur de son honneur. »

Ce qui s'était passé à Tsarkoïé-Selo

PÉTROGRAD, 18 mars. — La révolution surprit la famille impériale alors que tous ses membres, sauf la troisième fille, la princesse Marie, étaient malades de la rougeole. Le prince héritier Alexis souffrait particulièrement, vu que le tsar lui avait confié l'ancienne place qu'il avait reçue bien des années auparavant.

Maintenant, la santé du prince Alexis est presque rétablie.

La nouvelle de la défection des troupes parvint à l'impératrice le 12 mars.

La défense du palais était assurée par des gardes et des détachements de mitrailleurs disposés autour du bâtiment.

Cependant, quelques officiers et soldats restés fidèles à la tsarine et au tsarévitch avaient déjà brisé des mitrailleuses sur les arrivants et se disposaient à tirer. La tsarine les pria de ne pas tuer leurs frères ; mais, se dirigeant vers l'officier révolutionnaire, elle lui dit ces simples mots : « Ne tirez pas, je ne suis qu'une simple sœur de charité. »

Nicolas II à Livadia

PÉTROGRAD, 18 mars. — Selon les journaux, le tsar Nicolas II aurait été conduit, ainsi que le tsarévitch Alexis, dans sa propriété foncière de Livadia, en Crimée.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — AU COURS DE LA NUIT, NOS DÉTACHEMENTS LÉGERS GARDANT ÉTROITEMENT LE CONTACT AVEC L'ENNEMI ONT POURSUIVI SANS ARRÊT LEUR MARCHÉ EN AVANT.

A L'EST DE NESLE, NOUS AVONS ATTEINT EN PLUSIEURS POINTS LA VOIE FERRÉE DE HAM A NESLE. AU NORD DE NOYON, NOUS AVONS OCCUPÉ GUISCARD ET POUSSÉ NOS PATROUILLES LE LONG DE LA ROUTE NATIONALE DE SAINT-QUENTIN. A L'EST DE LOISE, NOUS NOUS SOMMES EMPARÉS DE LA DEUXIÈME POSITION ALLEMANDE.

LE NOMBRE DE BOURGS ET DE VILLAGES DÉLIVRÉS PAR LES FRANÇAIS DEPUIS TROIS JOURS SE MONTE ACTUELLEMENT A UNE CENTAINE. BEAUCOUP DE LOCALITÉS ONT ÉTÉ DÉVASTÉES ET PILLÉES ODIEUSEMENT PAR L'ENNEMI. DES MILLIERS D'HABITANTS QUE LES ALLEMANDS N'ONT PU ÉVACUER VIENNENT AU-DEVANT DE NOS SOLDATS.

En Argonne, vers la Harazée, nous avons exécuté un coup de main et fait des prisonniers.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, HIER, EN FIN DE JOURNÉE, A LA SUITE D'UN VIOLENT BOMBARDEMENT DIRIGÉ SUR LE FRONT AVOCOURT-MORT-HOMME, LES ALLEMANDS ONT LANCÉ UNE FORTE ATTAQUE SUR NOS POSITIONS ENTRE CES DEUX POINTS. NOS TIRS DE BARRAGE ET NOS FEUX DE MITRAILLEUSES ONT BRISE LES VAGUES D'ASSAUT SUR LA PLUS GRANDE PARTIE DU FRONT ATTAQUE AVANT QU'ELLES AIENT PU ATTEINDRE NOS LIGNES, ET ONT INFLIGÉ A L'ENNEMI DES PERTES ÉLEVÉES. VERS LA COTE 304 ET A LA LISIÈRE DU BOIS D'AVOCOURT, OU DES FRACTIONS ENNEMIES AVAIENT REUSSI A PÉNÉTRER DANS NOS LIGNES SUR UN ESPACE DE 200 MÈTRES ENVIRON, UN COMBAT CORPS A CORPS S'EST ENGAGÉ A LA SUITE DUQUEL L'ENNEMI A ÉTÉ EN PARTIE REJETÉ HORS DE NOS ÉLÉMENTS AVANCÉS.

AVIATION. — DANS LA JOURNÉE DU 18, L'ADJUDANT MADON A ATTAQUÉ DE TRES PRES ET ABATTU SON HUITIÈME AVION ALLEMAND.

Ce même jour, un autre appareil ennemi, à la suite d'un combat avec un de nos pilotes, s'est écrasé sur le sol, à l'ouest d'Altkirch.

Il est confirmé qu'un nouvel avion allemand a été descendu, le 17, au nord de Cerny-en-Laonnois.

DANS LA SOIRÉE DU 17 ET DANS LA NUIT DU 17 AU 18, NOS ESCADRILLES ONT BOMBARDE LES USINES ET LES HAUTS FOURNEAUX DE THIONVILLE ET DU BASSIN DE BRIEY AINSI QUE LES CONVOIS ET LES TROUPES ENNEMIS EN MARCHÉ DANS LA RÉGION DE GUISCARD.

23 HEURES. — AU COURS DE LA JOURNÉE, NOS TROUPES ONT DÉPASSÉ HAM, SUR LA SOMME, ET CHAUNY, SUR LOISE. NOUS TENONS UN GRAND NOMBRE DE LOCALITÉS ENTRE CES DEUX VILLES. NOTRE CAVALERIE RAYONNE A PLUSIEURS KILOMÈTRES AU NORD DE HAM ET A CAPTURE UN CONVOI QUI SE RETIRAIT DANS LA DIRECTION DE SAINT-QUENTIN. NOTRE AVANCE ATTEINT, SUR CE POINT, 35 KILOMÈTRES EN PROFONDEUR.

AU SUD DE CHAUNY, NOS DÉTACHEMENTS ONT ATTEINT LA LIGNE GÉNÉRALE D'ALETTE. SOISSONS EST ENTIÈREMENT DÉGAGÉ.

AU NORD-EST DE CROUY, NOS ÉLÉMENTS AVANCÉS ONT PROGRESSÉ LE LONG DE LA ROUTE DE MAUBEUGE.

DANS LA JOURNÉE, UNE VINGTAINE DE VILLAGES ET DE BOURGS NOUVEAUX ONT ÉTÉ DÉLIVRÉS ; L'ENNEMI, AVANT DE SE RETIRER, A DÉVASTÉ LE PAYS ; LES ARBRES FRUITIERS ONT

ÉTÉ COUPÉS OU ARRACHÉS, LES CHAMPS BOULVERSES PAR DES MINES QUI ONT OUVERT DE LARGES CRATÈRES. DE NOMBREUX VILLAGES SONT COMPLÈTEMENT INCENDIÉS. LES HABITANTS, SANS ABRI, SANS VIVRES, SONT NOURRIS PAR NOS TROUPES. LES VOIES DE COMMUNICATION ONT ÉTÉ COUPÉES EN PLUSIEURS POINTS. TOUS LES PONTS SONT DÉTRUITS.

En Champagne, la lutte d'artillerie a revêtu, cet après-midi, un certain caractère de violence, dans la région de la butte du Mesnil et à l'ouest d'Auberive.

Sur la rive gauche de la Meuse, nous avons repris la presque totalité des éléments de tranchées où l'ennemi avait pénétré ; le combat continue.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

Front britannique

LA POURSUITE DE L'ENNEMI S'EST CONTINUÉE AUJOURD'HUI, NOTRE CAVALERIE ET NOS AVANT-GARDES REFOULANT LES ARRIÈRE-GARDES ALLEMANDES. LE TERRAIN CONQUIS S'ÉTEND SUR UNE PROFONDEUR DE TROIS A DOUZE KILOMÈTRES. QUARANTE NOUVEAUX VILLAGES SONT TOMBÉS ENTRE NOS MAINS.

L'ennemi a exécuté, ce matin, des coups de main sur nos tranchées vers Loos et au nord-est d'Ypres. Quelques-uns de nos hommes ont disparu.

NOS AVIATEURS ONT EXÉCUTÉ HIER BEAUCOUP D'EXCELLENT TRAVAIL EN LIAISON AVEC L'INFANTERIE. ILS ONT ATTAQUÉ AVEC SUCCÈS, A LA MITRAILLEUSE, DES DÉTACHEMENTS ENNEMIS ET ONT JETÉ DES BOMBES SUR UN CERTAIN NOMBRE DE POINTS A L'INTÉRIEUR DES LIGNES ALLEMANDES.

Au cours des combats aériens, un appareil ennemi a été détruit ; un autre, contraint d'atterrir avec des avaries. Deux des nôtres ne sont pas rentrés.

Front italien

Tout le long du front, activité plus grande de l'artillerie, particulièrement intense dans la val Lagarina. Quelques obus ont été jetés sur nos hôpitaux de Gorizia et de Gronthi, où ils ont fait des victimes parmi les malades. Des tentatives ennemies d'irruption dans la vallée de Giumella (rio Tonale Garda) et dans le secteur de Lugati (Carso) ont échoué grâce à la vigilance de nos troupes. Le beau temps a favorisé l'activité aérienne. Au cours de brillants combats, deux avions ennemis ont été abattus. L'un est tombé dans nos lignes.

La nuit dernière, un de nos dirigeables a réussi, malgré un feu très violent, à atteindre la gare de Celliano (val Lagarina), sur laquelle il a jeté, ainsi que sur la voie ferrée de Mattarello, une tonne d'explosifs avec des résultats efficaces.

Malgré un feu violent de l'artillerie ennemie, le dirigeable est revenu indemne dans nos lignes.

Une escadrille d'hydravions ennemis a lancé des bombes sur la lagune de Grado. Aucune victime et dégâts insignifiants.

Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Fusillade et reconnaissances d'éclaireurs.

FRONT ROUMAIN. — Fusillade et rencontres d'éclaireurs.

FRONT DU CAUCASE. — DANS LA RÉGION AU SUD DE LA VILLE DE VAN, NOS TROUPES ONT CHASSÉ LES TURCS DE LEURS POSITIONS ; CEUX-CI SE SONT RETIRÉS DANS LA DIRECTION DE PENDJEVINE. DANS LA DIRECTION DE KERMANCHAH, NOS TROUPES, EN POURSUIVANT LES TURCS, ONT OCCUPÉ KAROUNABADE (30 VERSTES AU SUD-OUEST DE KERMANCHAH).

Ce que l'on dit à l'étranger

LA RETRAITE ALLEMANDE

Morning Post :

Quelle que soit la décision des Allemands, nous sommes prêts pour la riposte. Si ce raccourci semblerait des lignes donne des hommes aux Allemands, nous en gagnons le même nombre. Si les Allemands veulent continuer une guerre de tranchées, les Alliés sont capables de gagner une seconde bataille de la Somme, et si les Allemands préfèrent la guerre de mouvement, il n'y a rien qui puisse mieux nous convenir.

Gazette de Francfort :

Les troupes allemandes se sont retirées pour gagner des positions plus fortes. Il ne se cache rien de défavorable derrière ce mouvement.

Dernières Nouvelles de Munich :

Sans doute, ce qui se passe sur le front occidental est enveloppé de l'obscurité impénétrable qui couvre toujours les plans d'Hindenburg. Mais nous voulons laisser agir notre vieux maître Hindenburg en toute confiance, sans nous inquiéter, comme il le trouvera bon et juste, il suivra son chemin et conduira nos braves troupes, qui se sont en avant ou en arrière, certainement à la victoire.

Hindenburg peut ordonner ce qu'il lui semble bon, il nous laissera notre confiance.

LE SPECTRE DE LA « PAIX DE FAMINE »

Berliner Tageblatt :

Il faut dire au peuple la vérité sans ménagements. Il y a environ vingt jours avait la nouvelle rétrospective de la famine pendant plusieurs mois l'Allemagne n'avait pas reçu de grains de plus en raison de la mauvaise récolte et du manque de blé. Il faut que la loi et les règlements soient exécutés : cela non seulement en Bavière et dans l'Allemagne du Sud, mais aussi en Prusse, où, par exemple, les attractions n'ont pas encore livré comme ils le devaient l'orge de la récolte de 1916.

Raids de contre-torpilleurs allemands sur les côtes anglaises

LONDRES, 19 mars. — Communiqué officiel de l'Amirauté. — Des contre-torpilleurs ennemis ont bombardé pendant quelques minutes, au cours de la nuit du 17 au 18, la ville ouverte de Ramsgate. Ils se sont hâtivement retirés devant les forces de notre défense locale et se sont échappés à la faveur de l'obscurité, sans qu'il ait été possible de constater avec certitude les dégâts qu'ils auraient soufferts.

Presque à la même heure, des contre-torpilleurs ennemis ont attaqué l'un de nos contre-torpilleurs en patrouille dans la partie orientale du pas de Calais et l'ont coulé à l'aide d'une torpille. Notre contre-torpilleur a riposté en faisant usage de ses tubes lance-torpilles et de ses canons.

Huit hommes de l'équipage ont survécu, mais tous les officiers se sont noyés. Un deuxième contre-torpilleur britannique a été torpillé, tandis qu'il recueillait les survivants du premier, mais il a été sérieusement atteint.

Au cours de la même nuit, un bateau marchand britannique a été torpillé dans la partie septentrionale des « Downs » (estuaire de la Tamise).

Le dernier raid des zeppelins sur l'Angleterre

LONDRES, 19 mars. — La presse de Londres imprime en vedette le communiqué allemand suivant lequel les zeppelins qui ont pris part au raid des 16-17 mars auraient jeté des bombes sur Londres.

A la Chambre des communes, M. Bouver Law, répondant aujourd'hui à une question sur ce raid, a dit que la publication d'un second communiqué britannique a été jugée inutile parce que les dommages causés par ce raid étaient insignifiants.

A NOYON

COMPIEGNE, 19 mars. — M. Noël, maire de Noyon, est arrivé aujourd'hui auprès de ses anciens administrés. Il a eu la douleur de constater les ravages faits par les Allemands. Avant d'évacuer la ville, l'ennemi a incendié de nombreux bâtiments et notamment les casernes.

La Bourse de Paris

DU 10 MARS 1917

Le marché continue à témoigner des meilleures dispositions sous l'influence des excellentes nouvelles de notre front. Au premier, les différences de cours ne sont pas très sensibles. Notre 2 1/2 (troufies) passe de 91.10 à 91.50. Sur le marché au banque, qui a relativement beaucoup travaillé dans le groupe des établissements de crédit, on observe des différences plus importantes. Les valeurs de banque, qui ont été relativement calmes, ont enregistré, hier, comme les industries russes, beaucoup plus d'activité, abandonnant quelques fractions. Dans les autres compartiments, nous laissons la fermeté des chemins français et, aux suppléments, la bonne tenue du Rio aux environs de sa précédente clôture.

CHANGES

Londres, 27.70 ; Suisse, 116 ; Amsterdam, 235 1/2 ; Francfort, 166 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 75 ; Barcelone, 624.

METALLS A LONDRES

Le tonne de 1.104 kg : or, 484.450 ; 484.450 ; cuivre liv. 3 mois, 85 1/2 ; électrolytique, 100 ; plomb anglais, 31 1/2 ; argent l'once, 35 d. 7 1/2.

FARINE LACTÉE
LAIT CONDENSÉ

NESTLÉ

Foire de Lyon

Groupe 45

Stand 70.

LES COURS

Le roi et la reine d'Espagne sont partis pour Séville et Cadix. Les souverains seront de retour à Madrid le 23. Le lendemain aura lieu la cérémonie de réception de dames grandes d'Espagne qui, suivant l'usage, prendront place sur leurs tabourets en présence de la reine.

INFORMATIONS

De Lausanne :
L'ambassadeur de France à Berne, M. Beau, vient d'inaugurer officiellement le cercle fondé par les officiers français internés en Suisse et qui fonctionnait déjà depuis l'année dernière.
Sont arrivés ces jours-ci dans les différents hôtels de Lausanne : vicomte et vicomtesse de Faria, baron et baronne Pierre de Courbartin, vicomtesse de Sontello, colonel F. Murray, Mrs Taylor Haberson, colonel Clément Lefèvre, comte Porto de Bandeira, comte Balbiani, vicomte d'Autroche, comtesse d'Assche, Mr et Mrs Thomas Boyd, comte de Theux, etc., etc.
La marquise Arconati Visconti a prié M. Liénard, vice-recteur de l'Université de Paris, d'annoncer au conseil de cette université que, sous réserve d'un certain nombre de legs particuliers, elle avait institué l'Université de Paris pour légataire universelle.

BIENFAISANCE

Un concert, au profit de la Commission de secours de la Ligue fraternelle des Enfants de France, sera donné, demain mercredi, à deux heures et demie, 26 bis, rue François-I^{er}, avec le concours de M. Frantz, Mmes Lucienne Bréval, Blanche Selva, René Bonamy et du quatuor Poulet.
On paiera 10 francs à l'entrée.

MARIAGES

Hier, a été célébré, dans l'intimité, en la chapelle des Catéchismes de la basilique de Sainte-Clotilde, le mariage du comte Guy de Sèze, ingénieur des arts et manufactures, officier d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils du comte de Sèze et de la comtesse, née



LES MARIÉS SORTANT DE LA BASILIQUE SAINT-CLOTILDE

Maigne de La Gravière, décédée, avec Mlle Fanelle de Quinsonas, fille du comte Henri de Quinsonas, décédée, et de la comtesse née Biré. Les témoins du mariage étaient : le colonel Ailland, du 8^e d'artillerie lourde, et le vicomte Xavier de Calonne, capitaine de dragons, son beau-frère ; ceux de la mariée : la marquise de Quinsonas, née Oudinot de Reggio, sa tante, et M. Louis de Biré, son oncle.

DEUILS

Les obsèques de M. Ballot-Beaupré, premier président honoraire de la Cour de Cassation, grand-croix de la Légion d'honneur, ont été célébrées, hier, à midi, en l'église Saint-Augustin.
Le deuil était conduit par M. Victor Ballot, gouverneur des colonies, cousin du défunt, et les autres membres de la famille.
Le Président de la République était représenté par le commandant Potier ; M. Viviani, ancien garde des Sceaux, était présent.
L'inhumation a eu lieu au Père-Lachaise.

Le marquis Luciano di Roccagiovine, dont la mort laisse tant de regrets à Rome, était le fils du marquis di Roccagiovine et de la princesse Julie Bonaparte qui, sous l'Empire, habitait Paris. Il était le cousin germain de la princesse de La Moskowa et des comtes Primoli, qui font de fréquents séjours en France.

Nous apprenons la mort :
De M. Boscier-Lapierre, ancien conseiller général de l'Isère, décédé à Villefranche-sur-Mer ;
Du comte Baynast de Septfontaines, qui vient de succomber au château de Morainville (Oise) ;
De M. Adrien Duthoit, artiste peintre, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Autry ;
De M. Victor Hinard, directeur du séminaire des Missions étrangères, décédé rue du Bac ;
De Mme Marc Reyniers, née de Knyff, qui a succombé en son domicile 45, rue Saint-Ferdinand, âgée de quarante-deux ans.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

La princesse Karageorgewitch a quitté Nice. Parmi les dernières arrivées, citons : M. Pierre Genet, préfet de la Savoie ; comtesse d'Angely, M. et Mme de Mauduit, M. Jean de Barelli, commandant Mac Kenna, de l'armée australienne, etc., etc.
Le baron Bevens, ministre des Affaires étrangères du gouvernement belge, et la baronne Bevens viennent d'arriver à San-Salvador, ainsi que le comte et la comtesse du Verray et le comte d'Onzorio.

PETIT COURRIER DE LONDRES

En l'église Saint-André a été béni, samedi, le mariage de miss Victoria Campbell, fille de sir Walter et lady Campbell, avec M. R. H. Johnson, officier d'artillerie.
Le même jour, en l'église Saint-Marc, on a célébré le mariage du capitaine (lieutenant-colonel temporaire) John Micklen avec miss Iris Dawson, fille aînée de sir Trevor Dawson et de lady Dawson.

Ce sont deux anecdotes qui me rappellent à la mémoire, parmi beaucoup d'autres, au moment où nous arrivons de Russie les merveilleuses nouvelles... Deux simples anecdotes moscovites que je voudrais conter ici, parce qu'il me semble qu'en histoire ce sont souvent les petites choses qui aident le mieux à comprendre les grandes.

C'était peu d'années après les débuts de l'Alliance. J'étais à Moscou avec deux amis, et nous étions entrés, pour dîner, dans un restaurant à la mode dont j'ai oublié le nom. Je me rappelle seulement la tenue des garçons : costume tout blanc coupe d'une large ceinture de soie rose. A peine étions-nous assis qu'une musique formidable éclata. C'était l'ouverture de Carmen, déchainée par un orgue mécanique, dont le vacarme, au bout de quelques minutes, nous cassait les oreilles. Sûrement il y avait dans cette ouverture des sonneries, des roulements de tambour, des coups de cymbales et de grosse caisse à quoi Bizet n'avait jamais pensé. J'appelai le patron.

— Ou'est-ce que c'est, lui dis-je, que cet orgue-ci ? Jamais Carmen n'a fait un bruit pareil.

Il sourit et, s'approchant de mon oreille :
— Ce sont, en effet, dit-il, des morceaux arrangés pour le plein air...

— Je m'en doute bien. Mais ici, dans un restaurant ?

— Justement. C'est fait exprès. Il n'y a pas chez moi que des clients qui dînent. Il y a des policiers qui les écoutent. Alors j'ai eu l'idée d'installer au milieu d'eux cette musique. Elle n'empêche pas qu'on ne puisse causer, en se parlant à l'oreille. Mais elle est assez bruyante pour qu'on ne puisse s'entendre d'une table à l'autre, et de cette façon mes clients peuvent converser sans trop de risques...

La police moscovite ne surveillait pas que les restaurants ; et je vis, à l'époque dont je parle, un Français bien comiquement en colère à cause d'elle !

Une exposition française s'était ouverte à Moscou. Elle était administrée par un commissaire général, M. D..., qui a eu un jour l'idée d'installer au milieu d'eux cette musique. Elle n'empêche pas qu'on ne puisse causer, en se parlant à l'oreille. Mais elle est assez bruyante pour qu'on ne puisse s'entendre d'une table à l'autre, et de cette façon mes clients peuvent converser sans trop de risques...

M. D... était alors un jeune homme d'une trentaine d'années, célibataire, et qui s'ennuyait un peu à Moscou. Il avait donc cherché une âme sœur — nous dirions aujourd'hui une marraine — et il l'avait trouvée.

Or, il advint qu'un soir, vers minuit, on sonna chez la marraine. Emotion. Celle-ci courut à la porte : « Qui est là ? » Le visiteur se nomme. C'est un inspecteur de police qui demande à parler à M. D... Le « filleul » était un garçon d'assez mauvais caractère. Il se présente, furieux, devant le policier : « Que me veut-on ? »

Le policier salue très bas « monsieur le commissaire », s'excuse de le déranger à une heure pareille, mais l'inspecteur, au nom de la loi, a voulu bien venir chez lui. Et comme M. D... se rebelle, exaspéré, le fonctionnaire, très doucement, explique : « Il connaît les habitudes de M. le commissaire. Il l'a vu entrer ce soir chez Mme X... à neuf heures. Et, comme chaque soir, il a surveillé sa sortie. Aujourd'hui, M. le commissaire s'est attendu... et est inquiet. L'inspecteur a donc considéré qu'il a partir de ce moment la visite changeant un peu de caractère. Or, M. le commissaire n'a point averti la police de ce... déplacement nocturne. Il est en faute.

Et le filleul dit dire bonsoir à sa marraine, et réintégrer, vers une heure du matin, son domicile légal. C'est lui-même qui, le lendemain, au lunch du Bazar slave, me raconta cette histoire. Elle fit beaucoup rire tous les Français qui étaient là. Mais lui était furieux. « Quel pays !... clamait-il. Non, mais quel pays ! »

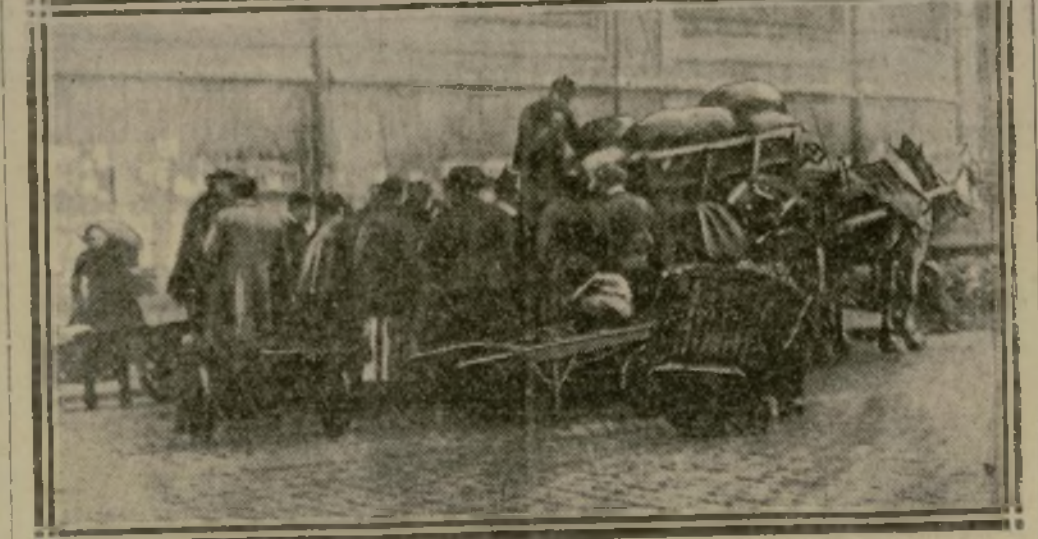
Admirable et délicieux pays qu'en effet l'oppression bureaucratique et policière était en train de rendre inhabitable. De cette oppression, les étrangers ne pouvaient apporter que les idées plaisantes et pardonnables. Imaginez-vous ce qu'elle pouvait être, appliquée aux choses graves de la vie, — continuellement et minutieusement exercée contre des adversaires, des suspects ou des malheureux ?

SONIA.

Les bienfaits de la taxe

Nous ne trahirons aucun secret en disant qu'il n'arrive plus beaucoup de pommes de terre aux Halles, depuis qu'elles sont taxées.

Voilà la seule voiture qui en ait amené



L'unique voiture de pommes de terre arrivée hier près des Halles.

hier de la banlieue. L'industriel cultivateur qui la conduisait n'a pas été assez sot pour la diriger vers le pavillon des légumes. Il l'a arrêtée devant l'église Saint-Eustache. Aussitôt les acheteurs se sont précipités. Au bout de quelques minutes, il ne restait plus un sac sur la charrette.

Chose vue

Lorsque les soldats français passent sur l'écran du cinéma, l'orchestre joue la Marseillaise, et quand les soldats anglais apparaissent à leur tour, le God save the King. Peut-être nous étions-nous un peu blasés sur les hymnes nationaux, à force de les entendre si souvent. Et nous restions assis bien sagement.

Mais, dimanche soir, dans un grand établissement voisin de l'Etoile, se déroula un film anglais. Les notes graves du God save the King déboulaient, applaudissant, acclamant, avec le même enthousiasme ardent qu'aux premiers jours de la guerre. Pendant plusieurs minutes, c'est une tempête magnifique. « Vive l'Angleterre ! Vivent les Femmes ! » On a dû entendre jusqu'à Péronne.

« Ils vont trop vite »

Un employé d'un grand journal parisien arrive hier matin chez le cartographe :

— Vite ! nous voudrions la carte du nouveau front : Nesle, Chaulnes, Guiscard... Pouvez-vous nous donner cela ? A quelle heure ?

Le cartographe lève les bras au ciel :
— Oui... oui... sans doute. Mais vous comprenez, je ne peux pas y arriver ! Ils vont beaucoup trop vite ! Je fais un croquis le soir. Le lendemain matin, il est trop court. Hier, Noyon était tout dans le coin. Est-ce que je pouvais savoir, moi ? Bon ! Ils dépassent No. Mon croquis est perdu. Je ne sais plus que faire. Je ne peux pourtant pas recommencer un croquis tous les jours. Je ne m'en sors plus !

Et il répéta :
— Ils vont trop vite ! Ils vont beaucoup trop vite !

Cartographe, mon ami, consolez-vous, et laissez désormais de la place, beaucoup de place à l'Est.

Le comble de la discrétion

Vous savez, le recensement du charbon chez les particuliers, qu'avait ordonné, il y a quelques jours, M. Herriot ?

Eh bien ! il est fait.

Comment on s'y est pris ? C'est ce qu'il nous est impossible de deviner. Est-ce qu'on a envoyé, la nuit, des perceurs de murailles qui ont envahi nos caves et, dans le noir, avec des mains noires, ont pesé sur des balances noires notre noir charbon ? Est-ce qu'on a soudoyé nos domestiques ou nos concierges ? Est-ce qu'on a consulté des somnambules extra-lucides ? On ne sait pas. Mais le recensement est fait.

Si vous en doutez, lisez le Bulletin municipal officiel du 18 mars 1917, page 861. Vous trouverez, dans le compte rendu de la séance du conseil municipal, ceci :

M. JOUSSETIN. — La population parisienne a été émue par une note qui, je l'espère, n'est pas fondée, indiquant que des requêtes ou des perquisitions seraient faites chez les particuliers. Je demande ce qu'il y a de vrai.

M. LE PRÉFET DE POLICE. — Il est exact

que M. le ministre des Travaux publics, des Transports et du Ravitaillement s'est préoccupé, il y a quelques jours, de savoir quels étaient les approvisionnements en charbon de Paris et de la banlieue et si, notamment, ils dépassaient la durée d'un mois, tant en ce qui concerne les besoins des particuliers que ceux de l'industrie et du commerce.

En ce qui concerne la banlieue, il appartient à M. le préfet de la Seine de vous renseigner.

En ce qui concerne Paris, j'en ai eu le souci, et je vais dire, peut-être à votre étonnement, que l'enquête est terminée ; elle a eu lieu dans les conditions de discrétion les plus grandes.

En effet, il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'inquisiteur plus discret que M. Laurent. Il pénètre dans nos maisons, compte, pèse, inscrit, supplée, et nous n'y voyons rien, pas même du feu.

Le demi-sandwich

Au cours de son règne éphémère, M. Herriot nous ayant privés, le mardi et le mercredi, non seulement de gâteaux, mais de brochures, de petits pâtés, de sandwiches et de tablettes de chocolat, les commerçants qui vendent tout cela n'ont eu immédiatement qu'un souci : celui de vendre autre chose.

Aussi bien, il ne nous était pas défendu de manger. Il fallait donc prévoir notre appât et, en particulier, celui de tous les enfants, petits et grands, qui sortent à quatre heures des écoles.

Et savez-vous ce que les commerçants ont remis en honneur ? La tartine. On en voit, chez certains pâtisseries, des montagnes, car la tartine, qui est, comme chacun sait, la moitié d'un sandwich, ne tombe pas sous le coup de la loi.

Sur les tartines, on a naturellement le droit d'étaler tout ce qu'on met, en grand mystère, dans le flanc des pâtés et des sandwiches défendus : du jambon, du foie gras ; mais ces excellentes choses risquent surtout l'apanage des grandes personnes et qui sont rigides.

La vraie tartine démocratique et familiale se recouvre simplement de confiture. Et elles sont nombreuses, les jeunes mamans qui, dans des boutiques modestes, rééditent sans musique ce passage du premier acte de Werther où Ton voit Charlotte distribuer des tartines à une petite bande bruyante et affamée.

Ballons de guerre

On vend, malgré la vie chère, des petits jouets sur les boulevards : chacun sait ça.

Or, toute l'après-midi de dimanche, le jouet le plus offert et le plus demandé a été le petit dirigeable en baudruche retenu par un fil et pavoisé aux couleurs françaises. Au-dessus de la foule dense qui débordait des trottoirs, on voyait se léchousser de véritables escadrilles de dirigeables rouges et bleus que les marchands brandissaient à bout de bâton. Un vrai lendemain de victoire !

En vain les mamans économes essayaient-elles de « changer les idées » de leurs enfants. Ceux-ci ne voulaient rien entendre. Il fallait acheter. Elles achetaient, paternellement. Et les camelots ingénieux se réjouissaient dans leur cœur.

LE VEILLEUR.

PREMIER RÉSULTAT par Bécan



— Vous savez, Alfred, ça y est, NOUS avons pris Bapaume, Noyon, Péronne, Ham, Chauny...
— Alors, ce sera du champagne ?

L'heure est aux économies
La lecture des Annonces d'EXCELSIOR
vous en fera très certainement réaliser

EXCELSIOR

Une belle occasion pour vous
se trouve peut-être aujourd'hui dans nos
Annonces. Pourquoi ne pas les lire ?

PHOTOGRAPHIES DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL SUR LE FRONT ANGLAIS



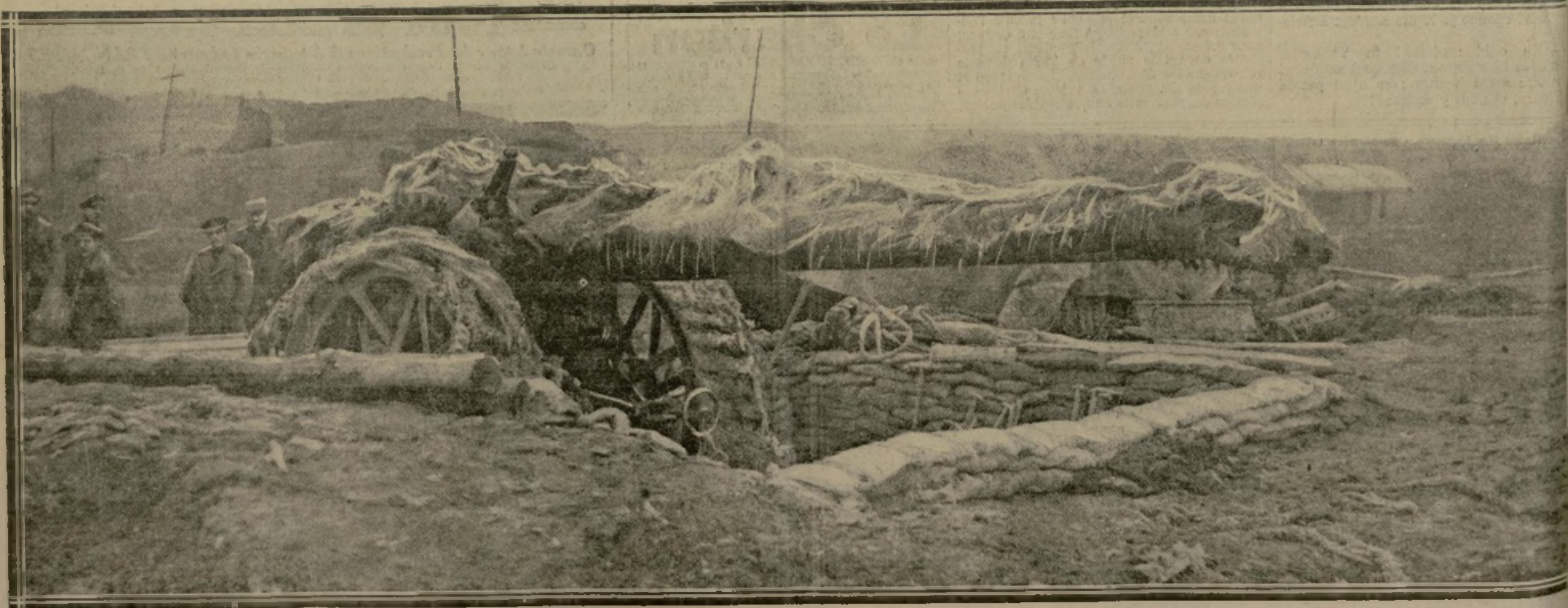
L'AFFÛT D'UNE GROSSE PIÈCE EST ENLISÉ : UN BON COUP DE COLLIER POUR LE TIRER D'AFFAIRE



LA CAUSE : RÉGLAGE D'UN TIR D'ARTILLERIE PAR DES OFFICIERS



L'EFFET : LA FAMEUSE REDOUTE DE SCHWABEN BOULEVERSEE



UNE GROSSE PIÈCE DE L'ARTILLERIE BRITANNIQUE, CAMOUFLÉE, EN POSITION SUR LE TERRAIN

Le trait dominant de la bataille actuelle est l'œuvre formidable de l'artillerie. Non seulement les canons préparent l'attaque, mais ils l'exécutent puisque l'ennemi doit se retirer sous l'avalanche d'acier et de feu qui s'acharne et le poursuit loin en arrière des lignes

abandonnées par lui. Dans cette offensive, où la machine joue un rôle prépondérant, la jeune armée britannique, pourvue d'un matériel supérieur au matériel allemand, affirme chaque jour davantage sa maîtrise. Photos prises il y a quelques jours devant Bapaume.